

L'écologie d'une société qui doute et se cherche

Thierry Pouch¹

L'angoisse écologique a imprégné notre société à tel point que science et croissance sont stigmatisées.

Elle est apparue à l'écran déversant ses paroles retransmises depuis l'Onu à New York, mâchoire serrée, les yeux embués par les larmes naissantes et remplis d'une colère juvénile dirigée contre les grands de ce monde qui, selon cette jeune suédoise, n'ont pas pris les mesures qui s'imposaient pour lutter contre la dégradation du climat. Elle est l'incarnation d'une jeunesse s'en prenant aux aînés pour leurs manquements à l'égard des générations futures en matière d'environnement. Greta Thunberg est en quelque sorte le paroxysme d'une longue évolution de notre conception des rapports homme-nature. René Dumont dans les années 1970, les ONG plus récemment, se font l'écho d'une inquiétude grandissante. L'Anthropocène², concept récent, souligne combien « l'agir humain » bouleverse durablement les équilibres naturels de la planète. Certains experts en *collapsologie*³ n'annoncent désormais rien de moins que la fin du monde. Que s'est-il donc passé pour en arriver là ? Comment expliquer cette angoisse écologique ? Existe-t-il une autre approche intellectuelle du problème en mesure de surmonter le strict clivage entre les défenseurs de la nature et les autres ?

L'entrée dans l'ère industrielle s'accompagne de nombreux discours mettant en exergue les répercussions sur la nature

¹ Economiste, responsable du Service études, références et prospective au sein de la Direction économie des agricultures et des territoires des Chambres d'agriculture de France, chercheur associé au laboratoire Regards de l'Université de Reims Champagne-Ardenne et membre de l'Académie d'Agriculture de France.

² L'Anthropocène signifie étymologiquement l'âge de l'homme. Ce serait une nouvelle ère dans la chronologie de la géologie ayant débuté lors de la Révolution industrielle et succédant à l'Holocène, l'ère interglaciaire qui a favorisé l'expansion des sociétés humaines.

³ Néologisme qui désigne l'effondrement des sociétés industrielles.

d'une activité productive de plus en plus prédatrice en ressources, se généralisant à un nombre croissant de nations. Au passage, de tels messages stigmatisent l'économie, c'est-à-dire la discipline, dont on sait qu'elle est en principe qualifiée de science de la richesse⁴. Créer et accumuler des richesses, tel est le mode d'organisation des sociétés depuis le début du XIX^e siècle qui provoque depuis la frayeur des environnementalistes. Sans remonter trop loin dans le temps, songeons aux écrits de William Vogt qui publie en 1948 *The Road to Survival*, ou encore, la même année, ceux de Fairfield Osborn, dans *Our Plundered Planet*, chacun estimant que la guerre de l'homme contre la nature est sans doute pire que la bombe atomique. Plus près de nous, le déploiement des préoccupations environnementales se renforce à partir des années 1970, avec les réflexions du Club de Rome, aboutissant en 1972 à la publication de *The Limits to Growth*. L'un des chefs de file de ces analyses, Dennis Meadows, rend inséparable le développement de la préservation de l'environnement. Tournant le dos à la recherche qualifiée d'obsessionnelle de la croissance économique, le message se veut multilatéral, planétaire, comme on peut le voir aujourd'hui.

LA GUERRE DE L'HOMME
CONTRE LA NATURE EST PIRE
QUE LA BOMBE ATOMIQUE

CRITIQUER OU SE MÉFIER DE LA SCIENCE

Puisque l'activité économique menace l'environnement, dégrade la nature et compromet l'avenir des générations futures, l'écologie ne peut être que surplombante. Le propos est calé sur cette conviction que le nombre croissant d'individus vit et consomme dans un monde fini, thèse bien connue des économistes qui, à l'instar de John Stuart Mill, ont souvent mis en exergue la finitude des ressources et avancé des issues possibles quant à son report⁵. Il s'ensuivit le rapport Brundtland en 1987, le Sommet de la terre à Rio en 1992 etc. ; les mouvements écologistes se dotant au passage des apports des scientifiques pour établir le bien-fondé de leur diagnostic. Critiquer ou se méfier de la science, mais s'entourer paradoxalement de scientifiques, bardés de diplômes, pour asseoir leurs différents points de vue.

⁴ Jacques Mistral, *La science de la richesse. Essai sur la construction de la pensée économique*, éditions Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 2019.

⁵ Franck-Dominique Vivien, *Le développement soutenable*, éditions La Découverte, coll. « Repères », 2005.

Le procès de la croissance est donc à charge. Car les ressources prélevées sont en quelque sorte une manière d'hypothéquer les disponibilités pour les générations futures, selon le bon vieux principe de la dette. Ce point de vue semble faire consensus et aspire ainsi à l'universel, à en juger par les émissions télévisées qui sont consacrées au climat et aux gestes qu'il faudrait que chacun adopte pour préserver la nature. Ecllosion d'une nouvelle religion, comme l'indique Jérôme Fourquet, religion qui se positionne sur un référentiel évoquant le paradis perdu, l'Apocalypse⁶... A moins qu'il ne s'agisse plutôt d'une nouvelle idéologie, perspective pour le moins surprenante tant la sensibilité environnementale apparaît méfiante envers toute idéologie, pour peu qu'elle soit fondée sur l'idée de progrès.

L'AGR HUMAIN CONTIENT UNE PULSION DE MORT

Le principe fondamental à partir duquel se structure le propos alarmiste d'une humanité en danger est celui du passage de l'ère de l'Holocène (11 500 ans) à celle de l'Anthropocène, selon le néologisme avancé par le chimiste Paul Crutzen au début des années 2000. L'homme est considéré comme une force motrice désormais non négligeable. Le point d'aboutissement de ce raisonnement est le discredit jeté sur notre arrogance envers les ressources naturelles, envers une planète dont nous serions devenus les jouisseurs irresponsables. On retrouve ainsi le point de vue d'un Hans Jonas, auteur de référence pour la plupart des mouvements écologistes, selon lequel la cité des hommes ne serait qu'une enclave dans un monde non humain, cité qui serait porteuse de dangers pour ce qui doit être impérativement protégé, la vie sur Terre. L'activité économique, « *l'agir humain* », cette obsession de la richesse, contient selon Jonas une « *pulsion de mort* ». Or, l'humanité n'a pas droit au suicide⁷. Repousser l'échéance d'une fin imminente de l'humanité requiert l'avènement d'une nouvelle éthique de responsabilité, d'une éthique de l'avenir.

Société angoissée par son avenir, se sentant coupable de produire, de s'être enivrée de marchandises, de prospérité, de voyages..., estimant que le progrès détruit davantage qu'il

LA CITÉ DES
HOMMES NE SERAIT
QU'UNE ENCLAVE
DANS UN MONDE
NON HUMAIN

ne construit, appelant à un sursaut pour que l'humanité soit éternelle. D'autant plus que le système économique, l'accumulation du capital et des richesses, n'ont pas de limites prédéfinies tant que le bon vieux principe de faire de l'argent avec de l'argent continuera de se déployer et de se répandre dans les moindres recoins des sociétés. Il est sans doute légitime de penser que, n'ayant plus de perspectives quant à une alternative à ce système économique qu'incarnait autrefois le socialisme, la préservation de la nature est, dans les courants de l'écologie, un substitut plus qu'honorable. Comme le socialisme lui-même, tel qu'il s'est construit en Russie au début du XX^e siècle, a largement participé à l'industrialisation et a donc apporté une contribution à la dégradation de la planète, l'issue ne saurait être politique mais définitivement écologique.

INSUFFLER UNE HEURISTIQUE DE LA PEUR

Les sociétés en sont donc à ce stade où il est suggéré, pour ne pas dire imposé, de changer les comportements, d'insuffler une « heuristique de la peur » et, par voie de conséquence, pour les plus zélés, de dresser une « *dictature bienveillante* » pour reprendre les termes mêmes de Hans Jonas, afin de réparer et de sauvegarder un monde aujourd'hui trop souillé. Conserver une nature définie comme une « *instance primitive à partir de laquelle s'est construite l'existence actuelle par voie de répétition* », dont la perte, sous les coups de l'agir humain, occasionne une angoisse, un sentiment de perte de quelque chose, et exprimant ainsi un certain rejet, dégoût de la modernité⁸.

L'agir humain, créateur de pollutions, du sale, de destructions, est opposable à une nature pure, forcément harmonieuse. Une nature asphyxiée appelant à une asphyxie de l'homme et de ses agissements, ouvrant la voie au débat sur l'avènement probable d'un régime politique autoritaire amenant les hommes à se conformer aux exigences de la nature. Définir, œuvrer à la création d'un homme nouveau, moins prétentieux dans ses ambitions à dominer une nature sacralisée, entité abstraite qui pourtant conduit à la penser comme le fondement d'un « désir d'éternité ». Les expériences historiques visant à façonner un homme nouveau ont pourtant laissé de sombres empreintes.

LES EXPÉRIENCES
VISANT À FAÇONNER
UN HOMME NOUVEAU
ONT LAISSÉ DE
SOMBRES
EMPREINTES

⁶ Jérôme Fourquet « L'écologie joue le rôle d'une nouvelle religion », in *La France agricole* du 11 octobre 2019.

⁷ Ces éléments sont développés dans Hans Jonas, *Le principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, éditions Flammarion, 1979.

⁸ Clément Rosset, *L'Anti-nature. Éléments pour une philosophie tragique*, Presses Universitaires de France, 1973. Clément Rosset était un philosophe français, professeur à l'Université de Nice (1939-2018).

Car il est bien évident que, derrière les constats, derrière les calculs et les gestes pour améliorer le sort du monde, se dissimule une vision du monde qui, nécessairement, s'ouvre à la contestation, à la critique.

Société angoissée donc, terrifiée devant le risque d'effondrement du monde, de disparition de la vie. En d'autres termes, émergence et affirmation d'un sentiment moral, d'une inquiétude devant ce qui, paradoxalement, échappe au sens, à son contrôle, dont le nom est l'évolution, suggérant de revenir au passé, au fixe. Car contrôler justement l'agir humain pour qu'il épargne la nature dont il n'est qu'un élément, c'est essayer de faire parler une nature en l'affublant d'une capacité à donner un sens à nos vies.

ACHEVER LA LIQUIDATION DE LA MODERNITÉ ET DE L'ESPRIT CRITIQUE

Face au déferlement de toutes les idées culpabilisantes quant à une nature polluée par l'agir humain, et dont la finalité est d'achever la liquidation non seulement de la modernité mais aussi de l'esprit critique afin que l'homme se conforme aux rythmes et aux exigences d'une nature maîtresse, esprit critique dont les Lumières nous ont légué l'usufruit, utilisons-le justement pour interroger l'écologie et ses pratiques. Convaincre les citoyens qu'ils n'ont d'autres choix que de changer leurs pratiques quotidiennes (alimentation, gaspillage, voyages, industrie...) pour éterniser une nature par définition appréhendée comme bienveillante, pour accorder aux générations futures de quoi respirer, vivre, amène l'esprit critique à se déployer, à entrer dans ce qu'il sait faire de mieux : penser. Car, finalement, cette nature que l'on nous force à chérir n'est pas un sujet en soi qui a sa propre volonté.

S'affranchir du silence, de cette nature muette, c'est tenter d'organiser le monde (l'art de gouverner qui émerge dans la Grèce antique par exemple et qui court jusqu'à nos jours), de construire, de façonner des objets (*Homo Faber*), bref à l'homme de trouver sa place. Sinon, c'est la confrontation avec une nature inquiétante, faisant dire au héros de *La Nausée*⁹, installé dans un jardin public, que l'arbre à proximité de lui croît silencieusement et mystérieusement, et que, ce faisant, il ne dit pas ce qu'il est, et quelles sont les raisons de sa présence. Le renoncement à agir, à faire, à fabriquer, traduit dans une certaine pensée écologique le rejet de l'artifice et réduit la liberté

CETTE NATURE QUE
L'ON NOUS FORCE À
CHÉRIR N'EST PAS
UN SUJET EN SOI

de l'homme. Pire encore, il y a le rejet du temps, celui qui ouvre la voie aux changements, à la disponibilité, au nouveau, support d'un affranchissement vis-à-vis de la faute originelle, et qui fait consentir aux aléas, à l'incertitude, au risque. En d'autres termes, ne pas se plier au cours des choses. C'est pourquoi la nostalgie d'une nature passée car détériorée signifie le souhait de revenir à un avant de la détérioration, motivé par ce que Ferdinand Alquié nommait le « désir d'éternité », conduisant à une invitation à ne pas fuir nos responsabilités et nos tâches, nombreuses, multiples, restant à effectuer¹⁰.

Parmi ces tâches, figure celle, impérieuse, de mettre au jour les facteurs sociaux ayant conduit à la situation présente, à cette faculté qu'ont les sociétés de s'autodétruire du fait de la levée de toutes les limites au bonheur individuel, processus si bien décrit par un auteur comme Bernard Mandeville dans sa *Fable des abeilles* dès 1714. Plus de trois siècles après, c'est cette obsession du bonheur individuel, cette facilité à collaborer aux exigences de l'économie, qui occasionnent la démesure et la régression anthropologique des sociétés¹¹. Figure surtout une seconde tâche, celle de savoir comment désormais envisager d'organiser une société autrement que par le truchement de la rentabilité du capital, de la concurrence porteuse de rivalités entre les personnes et davantage entre les nations ?

CETTE FACILITÉ À
COLLABORER AUX
EXIGENCES DE
L'ÉCONOMIE
OCCASIONNE LA
DÉMESURE

LE MESSAGE ÉCOLOGIQUE A LE MÉRITE DE FAIRE ÉMERGER DU DÉBAT

Pour l'écologie, et c'est là sa principale limite, il s'agit de moins polluer, de moins voyager, de moins produire, frôlant l'idée d'humilité devant la nature (sorte de « paradis perdu »). Pour d'autres, ce serait rompre avec l'organisation même de cette société, dont les fondements remontent à la fin du Moyen-Âge, et dans laquelle prédominent l'économie et l'argent. L'écologie est-elle alors l'idée et le principe organisationnel des sociétés qui effectuera cette rupture ? A en juger par les propos de cette jeune suédoise, égérie d'un monde au bord du suicide nous dit-on, on peut en douter.

Une bataille est alors engagée pour déterminer laquelle des deux branches de l'alternative s'imposera. Celle, morale, laissant entendre que l'espoir d'une large place accordée à la

¹⁰ F. Alquié, *Le désir d'éternité*, Presses Universitaires de France, 1943.

¹¹ A. Jappe, *La société autophage. Capitalisme, démesure et autodestruction*, éditions La Découverte, 2017. C. Melman, *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix*, éditions Gallimard, 2002.

⁹ Jean-Paul Sartre *La Nausée*, éditions Gallimard, 1938. Voir également Clément Rosset, *Le monde et ses remèdes*, Presses Universitaires de France, 2000 pour la seconde édition.

nature permettrait de mieux maîtriser l'avenir de l'humanité et de le prolonger indéfiniment. Ou bien celle du risque politique dans sa dimension radicale, établissant de nouveaux rapports sociaux de production¹². Dans les deux cas, le philosophe ne se gênera pas pour indiquer que ce serait laisser croire en la capacité de changer le réel, lequel est indéfinissable. Approbation d'un monde où le tragique est la seule certitude. Cela ne signifie pas, notamment chez Clément Rosset, qu'il faille laisser place à la peur, bien au contraire. L'homme tragique n'a pas à éprouver de détresse, d'angoisse. Il doit se situer dans la joie, qui est le fondement d'une existence admettant le tragique. Restaurer ou instaurer une nature, c'est présumer que la société, les hommes qui la composent, savent naturellement ce qui est bon ou mauvais, admissible ou inacceptable, qu'il y a du sens et que le lendemain sera meilleur, sans renoncer au système économique, celui-ci étant juste aménagé.

Le temps présent, duquel surgit et s'affirme le message écologique, a au moins pour mérite de faire émerger du débat, certes féroce, mais salutaire dans une société qui a du mal à s'y plonger, débat devant être pris au sens grec – *polemos* – d'affrontement des idées. ■

Repères

Prévisions à long terme : à consommer avec modération

En 1972, le Club de Rome, promoteur du fameux rapport *Haïte à la croissance*, avançait des dates précises, pour l'épuisement de certains matières premières : mercure en 1973, argent en 1974, cuivre et zinc en 1980, gaz naturel en 1980, pétrole en 1982, aluminium en 1987, étain 1993. Près d'un demi-siècle plus tard (47 ans), il est permis de sourire de la pertinence de ce type de prévisions. Et, pourtant, il en paraît toujours. Ainsi, lors de la crise de la vache folle (ESB), certains experts ont émis l'hypothèse qu'elle pourrait provoquer 350 000 morts¹. Il y en a eu 35. Moins que les 53 provoqués, en Allemagne en 2011, par une intoxication occasionnée par la consommation de graines de fenugrec bio.

¹Le Grand Livre de notre alimentation. Par 25 experts de l'Académie d'agriculture de France. Editions Odile Jacob

¹² Pour les économistes, ce clivage est dépassé. Il ne s'agit plus d'opposer nature et homme, mais de chercher des leviers pour produire et polluer le plus raisonnablement possible, laissant ainsi place au durable. Il y aurait là aussi de quoi débattre.